

Traduire dans une société multilingue : l'autotraduction littéraire au Pays Basque

FREDERIK VERBEKE

(*Universidad del País Vasco / Euskal Herriko Unibertsitatea UPV/EHU*)

Résumé

Les sociétés multilingues, où plusieurs langues et littératures se partagent un espace commun et entretiennent des relations hiérarchiques complexes et dynamiques, se sont révélées à plusieurs reprises être un point de départ intéressant et un grand défi pour les études littéraires et les études de traduction, puisqu'elles obligent à redéfinir des concepts clés. Le Pays Basque l'est encore davantage de par l'énorme complexité qui le caractérise, avec un multilinguisme officiel (espagnol/basque) du côté Sud, dans la Communauté autonome basque, et l'absence de tout statut juridique officiel de la langue basque dans la partie française. Une telle société, où plusieurs langues entretiennent des rapports de force asymétriques et complexes, est un excellent laboratoire pour étudier le phénomène de la traduction en général et de l'autotraduction en particulier. Le présent travail est consacré à l'étude de deux femmes écrivains du Pays Basque nord, Aurelia Arkotxa et Itxaro Borda, qui s'autotraduisent du basque au français.

Mots-clés

Autotraduction, multilinguisme, bilinguisme, Pays Basque, Aurelia Arkotxa, Itxaro Borda

Abstract

Multilingual societies, where different languages and literatures coexist and maintain complex and dynamic hierarchical relationships, have turned out to be an interesting starting point and a big challenge for literary and translation studies, as they oblige to redefine key concepts. The Basque Country is even more interesting due to its enormous complexity, with an official multilingualism (Spanish/Basque) in the Southern part, in the Basque Autonomous Community, and the absence of any legal status for the Basque language in the French part. Such a society, where different languages maintain asymmetrical and complex power relations, is an interesting laboratory for the study of translation and especially of self-translation. This research focus on two women writers of the Northern Basque Country, Aurelia Arkotxa and Itxaro Borda, who self-translated their own work from Basque to French.

Keywords

Self-translation, multilingualism, bilingualism, Pays Basque, Aurelia Arkotxa, Itxaro Borda

Introduction

À quoi bon qualifier une société de « multilingue » ? N'est-ce pas une tautologie qui sert implicitement à renforcer l'idée qu'il existe aussi des sociétés monolingues ? Nous savons depuis longtemps que le paradigme romantique basé sur l'idée d'« une nation, une langue, une culture » est une chimère qui n'a plus raison d'être, bien que ce paradigme reste vivant et alimente toujours de nombreuses constructions discursives et identitaires. Si nous avons maintenu l'adjectif, ce n'est pas pour alimenter la chimère de la société monolingue, au contraire. Il s'agit, d'un côté, de faire référence à ces sociétés où le multilinguisme jouit d'une plus grande visibilité, voire institutionnalisation, et, de l'autre côté, de souligner la qualité multilingue inhérente à toute société avant de nous pencher sur la question de la traduction. La traduction littéraire (et non-littéraire) est souvent conceptualisée comme le passage d'une langue à une autre, d'une littérature à une autre, d'une culture à une autre. Or, toute traduction implique-t-elle nécessairement le passage d'une culture à l'autre ou est-il possible de traduire, de passer d'une langue à l'autre, tout en restant dans une même culture ? Est-il possible de traduire, de passer d'une langue à l'autre, tout en restant au même endroit, dans la même société, tout en s'adressant aux mêmes lecteurs, aussi multilingues que l'auteur du texte original ? Quand on traduit dans une culture/société multilingue, traduit-on d'une culture à l'autre ou reste-t-on dans une même culture ? Voilà des questions qui surgissent quand on se penche sur les sociétés dites « multilingues », où plusieurs langues et littératures se partagent un espace commun et entretiennent des relations complexes et dynamiques. Voilà des questions qui poussent à redéfinir ou à repenser des concepts-clés des études de traduction ou des études littéraires¹. Voilà pourquoi notre recherche est consacrée au Pays Basque, où plusieurs langues entretiennent des rapports de force asymétriques et complexes. Un excellent laboratoire pour étudier le phénomène de la traduction en général et de l'autotraduction en particulier. Un défi passionnant en raison de l'énorme complexité qui le caractérise, avec un multilinguisme officiel (espagnol/basque) du côté Sud, dans la Communauté autonome basque, et l'absence de tout statut juridique officiel de la langue basque dans la partie française.

Après quelques observations générales sur le Pays Basque, nous nous centrerons sur deux femmes écrivains du Pays Basque nord, Itxaro Borda et Aurelia Arkotxa, en nous appuyant sur le tournant socio-culturel qui s'est produit ces dernières années dans les études de

¹ Reine MEYLAERTES, « Multilingualism as a challenge for translation studies », Carmen MILLAN-VARELA et Francesca BARTRINA (éds.), *Routledge handbook of translation studies*, Londres, Routledge, 2012, p. 519-533.

traduction². Ce ne sont pas leurs textes qui sont au centre de notre étude, mais les traductrices elles-mêmes, les agents qui se cachent derrière les traductions et rendent les transferts des textes possibles. Leurs portraits sociolinguistiques, réalisés à base d'entretiens, et leurs rapports au multilinguisme donneront lieu à plusieurs réflexions générales.

Quelques notes sur le Pays Basque

Le Pays Basque est formé par sept provinces. Les trois territoires de la Communauté autonome d'Euskadi (Bizkaia, Araba et Gipuzkoa) forment avec la Communauté forale de Navarre le Pays Basque sud, également appelé Hegoalde ou Pays Basque péninsulaire. Le Labourd, la Basse-Navarre et la Soule forment le Pays Basque nord, également appelé Iparralde ou Pays Basque continental. Depuis janvier 2017 le Pays Basque nord jouit d'une reconnaissance institutionnelle grâce à la création de la Communauté d'agglomération du Pays Basque. Le Pays Basque sud est dépendant de l'État espagnol, mais dispose d'une grande autonomie dans des secteurs aussi importants que l'éducation, la santé ou les impôts. Le Pays Basque nord, en revanche, est dépendant de l'État français. Il a perdu son autonomie depuis la Révolution française (1789), quand un État centralisé et unifié a mis un terme aux privilèges basques.

Sur le plan linguistique et culturel, l'euskara est dans la Communauté autonome basque et dans certaines parties de la Navarre depuis 1978 une langue co-officielle avec l'espagnol, alors que sur le territoire dépendant de l'État français le statut de langue officielle lui est toujours refusé. Deux politiques linguistiques différentes s'opposent donc. Dans le nord, le monolinguisme a été institutionnalisé, la langue française étant le symbole de l'indivisibilité de la nation³ occultant sans doute une réalité linguistique complexe. Dans le sud, par contre, la reconnaissance officielle de la langue basque a entraîné une promotion institutionnelle de la langue basque (bilinguisme obligatoire dans les institutions publiques, subventions, prix littéraires, etc.), y compris au niveau international (avec l'Institut Etxepare, des subventions pour la traduction, etc.). Résultat sur le terrain, 27% de la population âgée de plus de 16 ans serait bilingue, 14,7% serait passivement bilingue et 58,3% serait non-bascophone, selon la Ve Enquête Sociolinguistique menée par le Gouvernement basque et l'Office Public de la

² Anthony PYM, « Introduction: On the Social and the Cultural in Translation Studies », Anthony PYM, Miriam SHLESINGER et Zuzana JETMAROVA (éds.), *Sociocultural Aspects of Translating and Interpreting*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins, 2006, p. 1-25.

³ Anne-Marie THIESSE, *La création des identités nationales*, Paris, Seuil, 1999.

Langue Basque et publiée en 2013⁴. Dans la Communauté autonome basque environ 600.000 personnes sont bilingues (32%), 63.000 en Navarre (11,7%) et 51.000 en Iparralde (21,4%).

Dans un tel contexte multilingue, les habitants du Pays Basque sont en contact permanent avec plusieurs langues, des deux côtés des Pyrénées, mais pas toujours de la même façon. En schématisant et en simplifiant beaucoup, on pourrait dire que ceux du Pays Basque nord sont plus familiarisés avec les traditions culturelles françaises et sont au courant de ce qui se passe à Paris, alors que ceux du sud ont leur regard plus souvent tourné vers Madrid et la Péninsule ibérique. Les conséquences sont manifestes non seulement parmi les francophones et les hispanophones, mais aussi parmi les bascophones. Dans une recherche récente sur les dynamiques transfrontalières dans le théâtre contemporain du Pays Basque, nous avons pu constater comment les agents culturels observent des différences importantes dans le comportement du public des deux côtés des Pyrénées, des différences qu'ils attribuent à une éducation basée sur des dynamiques interculturelles différentes⁵.

Quant à la production littéraire en euskara, le centre du champ littéraire basque se situe depuis 1975 dans la Communauté autonome basque⁶. Vu que tous les bascophones sont au moins bilingues, il n'est guère étonnant que la question de la langue soit une des « décisions cruciales » qu'affronte un écrivain basque quand il se lance dans une carrière littéraire⁷. Soit il écrit en langue basque, soit en espagnol ou en français. En plus, le bilinguisme lui offre la possibilité de changer de langue et de s'autotraduire. Dans le Pays Basque sud, une soixantaine d'écrivains a fait de l'autotraduction⁸, alors que dans le Pays Basque nord, ce nombre est plus faible en raison du nombre réduit d'écrivains bascophones, mais aussi, comme nous verrons par la suite, à cause d'un refus plus prononcé de l'autotraduction (et de la traduction) de la part des écrivains en langue basque. Néanmoins, les quelques cas qui

⁴ Consultable en ligne: www.euskara.euskadi.net/contenidos/informacion/argitalpenak/es_6092/adjuntos/VEncuesta.pdf

⁵ Frederik VERBEKE, « Multilinguismo, traducción y dinámicas transfronterizas en el teatro contemporáneo del País Vasco », Béatrice BOTTIN (ed.), *Nuevos asedios al teatro contemporáneo: creación, experimentación y difusión en los siglos XX y XXI (España - Francia - América)*, Madrid, Fundamentos, 2016, p. 183-192.

⁶ Ur APALATEGI, « The recent systemic repositioning of literature in the French Basque Country : Origins of a literary subfield », César Domínguez, Anxo Abuín González et Ellen Sapega (éds.), *A Comparative History of Literatures in the Iberian Peninsula*, vol. 2, Amsterdam / Philadelphia, John Benjamins, 2016, p. 473-487, citation p. 473.

⁷ Iban ZALDUA, « Eight crucial decisions (a Basque writer is obliged to face) », Mari-Jose OLAZIREGI (éd.), *Writers in between languages : minority languages in the global scene*, Reno, University of Nevada, Center for Basque Studies, 2009, p. 89-112, citation p. 90.

⁸ Elizabete Manterola, « La autotraducción en el contexto vasco : entre distancia interlingüística y la constitución de un campo literario nacional transfronterizo », [on-line], *Glottopol*, n° 25 (2015), p. 71-87 [disponible le 30/01/2018] <URL: glottopol.univ-rouen.fr/telecharger/numero_25/gpl25_05manterola.pdf>.

existent revêtent un grand intérêt pour les études de traduction, comme le démontrent les cas d'Aurelia Arkotxa et d'Itxaro Borda.

Itxaro Borda : l'autotraduction pour faire la paix et accepter le multilinguisme

Itxaro Borda (née en 1959) a beau être l'une des écrivaines les plus importantes, critiques et prolifiques du sous-système littéraire du Pays Basque nord, elle reste marginale à cause de son œuvre assez atypique dans l'ensemble de la production littéraire en langue basque⁹ (Dolharé-Çaldumbide 2015 : 93). Dans les années 1980 elle a publié un roman satirique et polémique sur le Pays Basque, *Basilika* (1984), une série de romans avec la détective lesbienne Amaia Ezpeldoi comme protagoniste et, surtout, de la poésie. Avec son roman *100% Basque* (2001), où elle dénonce l'hypocrisie qui entoure la culture basque, Itxaro Borda a reçu le prix Euskadi de littérature. C'était la première fois que le plus important prix littéraire du Pays Basque, financé par le gouvernement d'Euskadi, était attribué à un auteur du Pays Basque nord. L'attribution du prix à un écrivain « périphérique » servait surtout à réaffirmer et à consolider le centre du système littéraire basque : « Just as the French literary system needs other French-speaking peripheries, so too the Basque literary system needs Biscay's, Navarre's, and Iparralde's subsystems in order to be the core of something »¹⁰.

La publication de ce roman a marqué un tournant chez Itxaro Borda, à plusieurs niveaux et en particulier dans son rapport avec la langue française et dans son regard sur la traduction. Jusqu'à l'an 2000, elle s'était opposée à toute (auto-)traduction en français, comme la majorité des écrivains d'Iparralde. Comme souvent dans des sociétés multilingues et diglossiques caractérisées par des conflits socio-linguistiques et des rapports de force asymétriques entre les langues, le choix de la langue est chargé idéologiquement et n'est pas innocent¹¹. Écrire en français, dans la langue dominante, était (et est encore souvent) perçu par les écrivains du Pays Basque nord comme une trahison envers la langue basque et sa littérature. « C'est comme si tu collaborais avec l'ennemi », nous a confié Itxaro Borda dans un entretien (29 septembre 2016). L'autotraduction était (est) perçue comme une arme à

⁹ Katixa DOLHARE-ÇALDUMBIDE, « L'auto-traduction comme résistance aux idéologies aliénantes et voie vers la paix: l'exemple de l'oeuvre d'Itxaro Borda au Pays Basque nord (Iparralde) » [on-line], *Glottopol*, n° 25 (2015), p. 88-102 [disponible le 30/01/2018] <URL: http://glottopol.univ-rouen.fr/numero_25.html>.

¹⁰ « Tout comme le système littéraire français a besoin d'autres périphéries francophones, le système littéraire basque a besoin des sous-systèmes de la Biscaye, de la Navarre et d'Iparralde afin d'être au centre de quelque chose ». Ur APALATEGI, « The recent systemic repositioning of literature in the French Basque Country [...] », *op. cit.*, p. 481-482.

¹¹ Reine MEYLAERTS, « Multilingualism as a challenge for translation studies », *op. cit.*, p. 524.

double tranchant. Elle peut donner une plus grande visibilité à l'auteur, certes, mais en même temps elle risque d'effacer et de marginaliser l'original en langue minorée et de confirmer ainsi la position dominante de la langue majeure¹². L'attitude de refus de Borda envers la traduction en français remonte à l'enfance. « Sei urteak ospatu nintueneraino euskaraz ari ginen etxean. Frantses eskolan sartu orduko hasi zen buruaren garbiketa linguistikoa »¹³, a-t-elle confié lors d'une conférence en 2013. Elle a été « forcée » à apprendre le français et traitée avec mépris parce qu'elle parlait basque. « Gerra egoera koloniala zen eta seipazazpi urteko hurrei jasanarazteko egiazki biolentoa »¹⁴. Vers l'âge de 12-15 ans, elle a décidé d'écrire en basque et seulement en basque et s'est refusée à toute autotraduction jusqu'à l'an 2000.

Au début des années 2000, elle a traversé une crise existentielle — « je me suis complètement remise en question »¹⁵ —, et s'est peu à peu éloignée des idées nationalistes et de l'esprit « totalitaire » des milieux militants¹⁶. Lors de notre entretien, elle a reconnu « le fait de se revendiquer basque collectivement nous a fait repousser toute la partie française de notre culture, alors qu'on a été élevé là-dedans »¹⁷. En l'an 2000, elle a pris ses distances : « On arrête avec ces conneries, la culture française est à moi autant que l'autre ». Et d'ajouter : « Mon monde de référence, c'est Joachim du Bellay, Louise Labbé, Rimbaud, Verlaine, Camus, Sartre »¹⁸. À l'issue de cette crise, elle a commencé à travailler le français (littéraire), fait la paix avec la langue française et avec la culture française et mis un terme au rapport conflictuel qu'elle entretenait avec la langue française.

C'est dans ce contexte de remise en question, de crise existentielle, qu'elle a écrit *100% Basque*, un roman qu'elle qualifie, lors de notre entretien, d'« explosion », une explosion de « 30 ans d'idéologie nationaliste sur la culture basque », de « traduction d'une colère » et d'« anti-basque », un roman qui offre une image très différente du Pays Basque en comparaison avec l'image qu'on peut trouver chez Bernardo Atxaga ou Kirmen Uribe. Le

¹² Rainier GRUTMAN, « L'autotraduction: dilemme social et entre-deux textuel », *Atelier de traduction*, 7, 2007, p. 219-229, citation p. 223.

¹³ « Jusqu'à mes six ans nous parlions basque à la maison. Une fois entrée à l'école française commença le lavage de cerveau linguistique ». Itxaro BORDA, « Etxetik etxera itzuliz », conférence présentée le 11 juillet 2013 à l'Udako Euskal Unibertsitatea, à Bayonne [texte inédit].

¹⁴ « C'était une situation de guerre coloniale et vraiment violente à faire subir à des enfants de six ou sept ans ». *Ibid.*

¹⁵ Entretien avec Itxaro Borda, 29 septembre 2016.

¹⁶ Katixa DOLHARE-ÇALDUMBIDE, « L'auto-traduction comme résistance [...] », *op. cit.*, p. 94.

¹⁷ Entretien avec Itxaro Borda, 29 septembre 2016.

¹⁸ *Ibid.*

titre fait référence à une annonce publicitaire du fromage « pur » brebis Pays Basque. L'image positive et le succès du fromage basque s'oppose à l'image négative et le rejet que les Basques souffrent sur d'autres plans. D'une façon satirique, le fromage, les brebis et les bergers deviennent le symbole de ce à quoi correspond le « vrai » Basque. Tout en prenant le monde du fromage comme un leitmotiv, l'auteure jette un regard critique sur la société basque contemporaine, basée sur des clichés et des stéréotypes, et elle confronte ses lecteurs avec de nombreuses contradictions. Ainsi, par exemple, critique-t-elle l'attitude de ces Basques qui adorent la langue basque, l'euskera, mais qui enseignent le français à leurs enfants. Elle critique les institutions culturelles du Pays Basque qui maintiennent leur culture dans un état primitif tout en niant sa dimension contemporaine. Elle attaque les pouvoirs politiques et économiques de la région qui utilisent la culture basque pour satisfaire leurs intérêts personnels.

L'autotraduction l'a aussi aidé à sortir de sa crise existentielle. Avant de faire l'autotraduction de son roman *100% Basque*, elle avait fait déjà quelques autotraductions pour aider d'autres traducteurs à traduire ses ouvrages en galicien, catalan, etc, mais sans les rendre publiques, ce qui aurait été mal vu. « Frantsesez idazteko gai ez nintzela sinestera heldua nintzen [...]. Orduetik hara, itzultzen ari nintzen bitartean, frantsesez idazten ikasten nuen berriz [...], nire izaera berreskuratzen nuela iruditzen zitzaidala gainera »¹⁹. L'autotraduction lui a permis de mieux se connaître elle-même et d'accepter sa « multiculturalité », d'accepter soi-même de sortir de « l'endogamie un peu étouffante ». De plus, quand elle écrit en français, « c'est comme si je revenais aux sensations de mon enfance »²⁰. Elle a décidé de « renoncer à un monolinguisme artificiel imposé par une idéologie sociopolitique aliénante », d'embrasser son multilinguisme, de reconnaître la culture « plurielle » qui se trouve « au fondement de la culture basque », et de s'ouvrir « à la diversité du monde et à la rencontre humaine », au-delà des préjugés idéologiques²¹. En faisant de l'autotraduction et en instaurant dans sa tête une égalité entre le français et le basque, elle a fait « la paix avec les langues (et le monde) »²², nous a-t-elle confié, en reprenant une idée qu'elle avait développée aussi ailleurs :

¹⁹ « J'en étais arrivée à croire que je n'étais pas capable d'écrire en français [...]. Ensuite, pendant que je traduais, j'ai à nouveau appris à écrire en français [...] et, en plus, j'avais l'impression que je récupérais mon être ». Itxaro BORDA, « Etxetik etxera itzuliz », *op. cit.*

²⁰ Entretien avec Itxaro Borda, 29 septembre 2016.

²¹ Katixa DOLHARE-ÇALDUMBIDE, « L'auto-traduction comme résistance [...] », *op. cit.*, p. 96.

²² Entretien avec Itxaro Borda, 29 septembre 2016.

Itzulpena, etsaia izan eta deitu daitekeen bestearen ganako bidea da. L'enfer c'est l'autre zioen Jean-Paul Sartre frantses filosofo esistentzialistak. Itzulpena praktikatu, edonor, bera bezalakoa den etsaia horrekin baketzen da²³.

Lorsqu'elle a gagné le prix Euskadi de littérature, elle a reçu de l'argent pour la traduction, mais devait chercher elle-même une maison d'édition. Dans un premier temps, elle a essayé de se faire éditer à Paris. Elle a frappé à la porte d'une dizaine de maisons d'éditions parisiennes, mais « elles n'acceptèrent pas des traductions », « ça n'entraînait pas dans leur politique d'édition »²⁴. En publiant des autotraductions des langues dites « régionales » en français, Paris aurait du mal à sauvegarder l'image monolingue avec laquelle elle représente d'habitude son système littéraire. À cela on pourrait ajouter que son roman véhicule une image du Pays Basque assez différente de celle que l'on retrouve dans les romans de Bernardo Atxaga ou de Kirmen Uribe, deux écrivains qui ont réussi à se faire éditer à Paris. Or, elle n'a reçu aucun commentaire sur ce point imagologique. Finalement, en 2003, elle a décidé de publier son autotraduction à Bayonne avec l'aide d'un éditeur local. Les exemplaires (1500 + 1000) se sont vendus très rapidement, mais leur distribution était limitée principalement au Pays Basque. Autrement dit, son autotraduction lui a permis de passer d'une langue à une autre, mais pas nécessairement d'une culture à l'autre, la plupart de ses lecteurs étant des Basques francophones.

Itxaro Borda continue à écrire et à publier en langue basque et à s'autotraduire. De plus en plus, le décalage entre les deux processus d'écriture se réduit, tellement elle se sent séduite par l'expérience d'écrire en deux langues « simultanément » et par les interactions entre les deux langues. Quand elle traduit en français, elle découvre les « manies », les « habitudes » qui caractérisent son écriture en basque. « Cela m'a fait changer ma façon d'écrire et devenir plus consciente »²⁵. Or, cette expérience d'écriture où les deux langues sont en dialogue permanent est parfois « troublante » : « Je me sentais parfois traître à ma propre culture basque », parce que « c'était admettre que j'avais besoin d'une autre langue pour trouver une solution dans ma propre langue », « c'est admettre un peu le caractère non absolu de la langue basque »²⁶. Néanmoins, pour Itxaro Borda, même si dans la société la langue basque se trouve

²³ « La traduction est un chemin vers l'autre, qui pourrait être et que l'on pourrait appeler ennemi. L'enfer c'est l'autre disait le philosophe existentieliste français Jean-Paul Sartre. En faisant de la traduction, toute personne fait la paix avec cet ennemi qui lui ressemble ». Itxaro BORDA, « Etxetik etxera itzuliz », *op. cit.*

²⁴ Entretien avec Itxaro Borda, 29 septembre 2016.

²⁵ *Ibid.*

²⁶ *Ibid.*

dans un état diglossique, elle ne l'est pas dans sa tête : il y a une égalité entre les deux langues, un bilinguisme égalitaire.

Son dernier roman, *Ultimes déchets* (2015), a été le fruit d'une écriture bilingue et simultanée telle que celle que nous venons d'évoquer. Il a même été publié en version bilingue, une décision de l'auteure. Motivée en partie par le fait que le livre était une commande de deux associations qui luttait contre un centre de déchets et que la plupart de leurs membres n'étaient pas bascophones, cette décision n'a pas été applaudie par tout le monde. Même l'éditeur aurait préféré publier les deux versions séparément. « Cela en a choqué certains », a-t-elle confié²⁷. La réticence à l'emploi de la langue française persiste toujours dans certains secteurs de la société basque. De nombreux auteurs se refusent encore à (faire) traduire leurs œuvres²⁸. « Je connais beaucoup d'auteurs qui ne veulent pas être traduits, surtout en français. On n'écrit en basque que pour les lecteurs basques », estime Itxaro Borda, tout en ajoutant que « les lecteurs basques exigent de nous que nous n'écrivions qu'en basque, mais ils ne nous lisent pas »²⁹. Une observation qui rejoint d'une certaine façon les propos que nous avons recueillis auprès d'un responsable de la maison d'édition Elkar à Bayonne. Il regrette que la plupart des lecteurs bascophones d'Iparralde préfèrent lire en langue française plutôt qu'en langue basque, malgré leur militantisme en faveur de l'euskera.

Ce refus de la traduction lié à une vision négative de la culture française et nourri par l'idée que « si tu traduis ton texte, tu le mets à disposition de la culture qui t'a détruit », pourrait être une des raisons pour lesquelles il y a si peu de traductions en français de la littérature basque, selon Itxaro Borda³⁰. Parmi les autres causes, elle évoque le manque de financement et le manque d'« intérêt culturel pour la découverte d'auteurs considérés pires que des auteurs provinciaux ». D'où aussi la décision de s'autotraduire : « si nous ne le faisons pas nous-mêmes, personne ne le ferait »³¹.

En écrivant et/ou en s'autotraduisant en français, Itxaro Borda est entrée en contact avec beaucoup d'écrivains francophones et elle s'est rendu compte qu'elle était « plus chanceuse » que certains écrivains qui avaient choisi d'écrire seulement en français. Jouissant d'une reconnaissance et d'une importante visibilité dans le système littéraire en langue basque, elle peut mener une vie d'écrivaine, alors que la plupart des écrivains francophones

²⁷ *Ibid.*

²⁸ Frederik VERBEKE, « Multilinguismo, traducción y dinámicas transfronterizas [...] », *op. cit.*

²⁹ Entretien avec Itxaro Borda, 29 septembre 2016.

³⁰ *Ibid.*

³¹ *Ibid.*

du Pays Basque peinent à se rendre visible sur le marché, à se faire éditer et à rejoindre les lecteurs, bien qu'ils utilisent une langue dominante ». Curieux paradoxe : il semble parfois plus facile de se rendre visible en écrivant dans une langue minorée qu'en écrivant dans une langue dominante.

Quant à Paris, elle ne vaut plus une messe : Paris n'est plus le centre, selon Itxaro Borda. Même si Bernardo Atxaga et Kirmen Uribe ont réussi à se faire éditer par d'importantes maisons d'édition parisiennes, « cela ne se vend pas par millions, » a-t-elle souligné. En effet, selon Gisèle Sapiro, « the French series of foreign literature [...] typically sell between 800 and 5000 copies, apart from Nobel or other prizes winners »³². En revanche, une édition bilingue publiée à Bayonne rejoint souvent un plus grand nombre de lecteurs que ces traductions, selon Itxaro. Et de conclure, « la centralité n'est plus à Paris [...] notre centralité à nous, elle peut être à Bordeaux, Donostia, Bilbao, Bayonne »³³. De la même façon, elle trouve les écrivains francophones sont que devenus plus intéressants que les auteurs de Paris.

Aurelia Arkotxa : l'autotraduction et le vécu d'un continuum plurilingue

Le manque d'intérêt pour Paris et le goût pour les « périphéries » francophones se retrouvent chez Aurelia Arkotxa (1953). Née à Baigorri, elle habite à Hendaye et, comme Itxaro Borda, elle est une des rares écrivaines du Pays Basque nord qui jouissent d'une reconnaissance importante dans l'ensemble du système littéraire basque³⁴. Elle est aussi professeur universitaire et membre d'Euskaltzaindia, l'Académie de la langue basque. Avec Itxaro Borda, Lucien Etxezaharreta et Piarres Xarriton, elle a été à l'origine de la revue littéraire *Maiatz*, qui a lancé et promu la plupart des écrivains du Pays Basque nord. Une revue qui est devenue aussi une maison d'édition.

Après avoir découvert ses poèmes dans la revue *Maiatz*, la maison d'édition Pamiela, située à Pampelune (Navarre), lui a proposé de publier son premier livre, *Atari ahantziak* (1993). En 2001, Alberdania, une maison d'édition située à Irun, a publié son second livre, *Septentrio*. Un troisième livre, *Fragmentuak*, a vu le jour en 2010, rassemblant une série de chroniques poétiques qu'elle avait publiées auparavant dans le journal bascophone *Berria*. À

³² « Les séries françaises de littérature étrangère [...] vendent habituellement entre 800 et 5000 copies, à l'exception des prix Nobel ou d'autres prix ». Gisèle SAPIRO, « Globalization and cultural diversity in the book market: The case of literary translations in the US and in France », *Poetics*, 38, 2010, p. 419-439, citation p. 430.

³³ Entretien avec Itxaro Borda, 29 septembre 2016.

³⁴ Ur APALATEGI, « The recent systemic repositioning of literature in the French Basque Country [...] », *op. cit.*, p. 483.

l'heure actuelle, elle a fait l'autotraduction de son second livre et a l'intention de traduire également ses autres livres. L'autotraduction de *Septentrio* a été publiée en 2006 dans une petite maison d'édition de Bruxelles, Atelier du Héron.

La décision de se traduire en français a été moins problématique, moins conflictuelle que dans le cas de Borda. Aucune crise existentielle ne l'a accompagnée. Lors d'un entretien avec l'auteure début mars 2016, elle insistait sur le fait qu'elle était devenue très vite trilingue et qu'elle avait acquis ses langues de façon « naturelle » et « sans conflits ». La langue basque est sa langue maternelle et la langue qu'elle a toujours parlé à la maison ; elle a appris le français à l'école maternelle Saint-Joseph de Saint-Étienne-de-Baïgorry (Baigorri) à l'âge de 4-5 ans et enfin elle s'est familiarisée avec le castillan pendant les vacances d'été, lorsqu'elle se logeait chez sa tante dans un village de la région navarraise de la Ribera. À chaque fois, elle est entrée en contact avec sa nouvelle langue de façon « agréable » et « naturelle », « prête à découvrir un monde nouveau ». Néanmoins, par la suite, elle a vécu aussi des expériences qui lui montraient la relation parfois problématique entre les langues. Ainsi, quand sa famille s'est installée à Hendaye, lorsqu'elle avait une dizaine d'années, elle a été frappée par l'omniprésence du français et choquée par le curé qui n'acceptait pas qu'elle utilise le catéchisme en basque qu'elle avait apporté de Baigorri. Néanmoins, elle a toujours maintenu une relation pacifique avec ses langues, le basque, le français et l'espagnol. De plus, tout comme Itxaro Borda, elle n'impose pas de hiérarchie entre ses langues. Elle ne vit pas les rapports asymétriques entre ses langues, tout en sachant que ce type de rapports existe dans la société. Elle n'en tient pas compte quand elle écrit : « Je me fiche de la réalité. Moi et ma langue. Ce n'est pas mon boulot de réfléchir là-dessus. Je suis dans la création »³⁵. On retrouve donc à nouveau un bilinguisme/plurilinguisme égalitaire dans l'esprit de l'écrivain face à une situation diglossique dans la société.

Ce rapport étant pacifique, naturel et non-conflictuel, il n'est pas surprenant de constater qu'elle écrit aussi en plusieurs langues. Néanmoins, dans ses créations littéraires, elle écrit toujours d'abord en langue basque et ensuite elle en fait une version en français. Or, force est de constater que, quand on compare les deux versions, elle ne fait pas une traduction littérale. Dans le cas de *Septentrio*, par exemple, il y a une importante réécriture. Pour elle, ce n'est même pas une traduction, même si elle s'est basée sur le texte original en basque, publié en 2001. Elle préfère parler d'une suite : « tu continues ce que tu as écrit dans une autre

³⁵ Entretien avec Aurelia Arkotxa, mars 2016.

langue »³⁶. « Tu passes d'une langue à une autre à partir d'une même expérience. C'est de la création » et « pour comprendre la création », dit-elle, « il faut que tu comprennes le texte en plusieurs langues ; il ne faut pas arrêter à une langue, parce que c'est un continuum »³⁷. Cela reprend le texte original sans être identique. À partir d'une même expérience, on continue le dialogue avec soi-même, en passant d'une création à une autre, en passant d'une langue à une autre. C'est donc un continuum plurilingue, un continuum où le passage d'une langue à une autre se fait de façon « naturelle ». Les langues font partie d'elle et ne sont pas liées à un territoire. « Je me déplace avec mes langues comme un escargot avec sa coquille », a-t-elle dit lors d'une rencontre à Bruxelles dans le cadre du festival Fenêtre Ouverte sur le Pays Basque en 2013.

Le cas de *Septentrio* est sans doute celui d'une autotraduction un peu particulière, voire même un cas limite. La frontière entre création originale et traduction devient floue. On se trouve à cheval, dans l'entre-deux, dans l'hybridité. Voilà d'ailleurs une série de concepts et d'images qui apparaissent aussi quand elle se définit elle-même. Lors du colloque *Writers in Between languages : Minority Literatures in the Global Scene*, qui a eu lieu en 2008 au Centre d'études basques de l'Université de Nevada (Reno), aux États-Unis, elle se définissait comme « périphérique » et « transnationale » ou, comme dirait Mari Jose Olaziregi, en charge de l'organisation de cette rencontre, Aurelia Arkotxa est proche de la pensée frontalière, elle choisit, au-delà des attachements territoriaux, un statut d'entre-deux³⁸. Et quand on analyse le style de *Septentrio*, on remarquera son hybridité, à cheval entre la poésie et la prose, de la poésie en prose ou de la prose poétique.

De même, quand elle décide de publier la version française de son livre, elle se rend en « périphérie ». Contrairement à Itxaro Borda, elle n'a pas frappé aux portes des maisons d'édition parisiennes. Elle s'est rendue à Bruxelles, laissant de côté Paris. Pendant le colloque à l'Université de Nevada, elle a expliqué la raison de sa décision de la façon suivante : elle a choisi la francophonie pour échapper aux préjugés de l'Hexagone concernant les langues

³⁶ *Ibid.*

³⁷ *Ibid.*

³⁸ Mari Jose OLAZIREGI, « Introduction », Mari Jose OLAZIREGI (éd.), *Writers in between languages: minority literatures in the global scene*, Reno, University of Nevada, Center for Basque Studies, 2009, p. 11-24, citation p. 16.

« régionales », pour ne pas souffrir du système littéraire jacobin et pour ne pas être enfermée dans la catégorie d'écrivain régional³⁹.

Elle a donc traversé la France pour se rendre à Bruxelles à l'Atelier du Héron, qui a publié son autotraduction dans la collection *Pérégrins*, une collection dédiée aux itinéraires géopoétiques. Le thème du voyage, du déplacement et du nomadisme sont au coeur de son livre. La possibilité de publier à Bruxelles lui a ouvert la porte de l'espace nommé « francophonie »⁴⁰. Or, dans l'entretien qu'elle nous a accordé en 2016, elle a voulu nuancer ces explications. Le choix de Bruxelles et de la francophonie ne serait pas l'issue d'un choix réfléchi, mais le résultat d'un vécu. Elle avait rencontré Kenneth White (poète et théoricien de la géopoétique) à Biarritz, elle s'était intéressée à la géopoétique, elle avait intégré des groupes de poètes de langue française, elle participait à des rencontres poétiques, elle avait connu les éditeurs de Bruxelles à Bordeaux, etc. « Je l'ai vécu naturellement comme un combat artistique [...], c'est l'art, l'artistique qui me pousse vers eux »⁴¹. Ce ne serait donc pas la francophonie qui l'a poussée vers Bruxelles, même si, rétrospectivement, on pourrait le penser, a-t-elle ajouté. De plus, si un éditeur parisien lui avait proposé de publier son livre, elle ne l'aurait pas refusé, mais elle ne l'a pas cherché, a-t-elle précisé. Selon elle, tout est le résultat d'un vécu (naturel), pas d'un choix prémédité. Le vécu d'un escargot qui se déplace partout avec sa coquille multilingue. Un vécu multilingue qui a déclenché une écriture multilingue.

Conclusions

Itxaro Borda et Aurelia Arkotxa représentent deux cas emblématiques de l'autotraduction littéraire au Pays Basque nord. Leurs (auto)portraits dessinés ci-dessus invitent à formuler un certain nombre de questionnements et de commentaires, que nous aborderons brièvement en guise de conclusion.

Tout d'abord, observons comment le recours à l'autotraduction est intimement lié dans les deux cas à une conviction de plurilinguisme égalitaire. Chacune défend son choix de l'autotraduction en revendiquant son multilinguisme et en attribuant à chacune de ses langues un statut égal. Certes, une nette différence peut être observée : Aurelia Arkotxa se vante

³⁹ Aurelia ARKOTXA, « Writing in Basque in a global space from the periphery », Mari Jose OLAZIREGI (éd.), *Writers in between languages: minority literatures in the global scene*, Reno, University of Nevada, Center for Basque Studies, 2009, p. 27-38, citation p. 29-30.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 34.

⁴¹ Entretien avec Aurelia Arkotxa, mars 2016.

d'avoir assumé son plurilinguisme depuis son enfance, insistant sur le continuum d'un vécu plurilingue, avec des passages « naturels » et « non-conflituels » entre les langues. Itxaro Borda, en revanche, distingue nettement deux périodes dans sa vie : une première durant laquelle elle partageait l'idée que la traduction en français serait une trahison envers la langue basque, et une seconde où, à l'issue d'une crise existentielle, elle a fait la paix avec ses langues et embrassé son multilinguisme.

Cette revendication d'un plurilinguisme égalitaire ne les empêche pas de reconnaître aussi la diglossie de la société basque. Le plurilinguisme égalitaire concernerait plutôt la sphère privée, personnelle, alors que dans l'espace public, dans la société, les langues sont prises par des rapports de force asymétriques. Néanmoins, les propos recueillis pendant les entretiens invitent à introduire quelques nuances et éviter ainsi de tomber dans des oppositions trop binaires (sphère privée-sphère publique, utopie-réalité). Certes, le plurilinguisme égalitaire est souvent limité à l'espace privé, voire individuel, de par son caractère utopique. Toutefois, ce plurilinguisme égalitaire n'est pas l'affaire de quelques rares individus extraordinaires. Au Pays Basque, de nombreux interlocuteurs assument, comme Aurelia Arkotxa, leur plurilinguisme de façon non-conflituelle et passent d'une langue à une autre de façon naturelle et dans les contextes les plus divers (à la maison, dans la rue, au travail, à l'université, etc.), sans qu'il y ait une répartition fonctionnelle des langues, ni une superposition conflictuelle, deux caractéristiques de la diglossie⁴². Le plurilinguisme égalitaire ne saurait donc se borner à une simple question individuelle.

Par ailleurs, concernant les rapports (de force) entre les différentes langues au sein d'une société, l'approche sociolinguistique en a souligné l'asymétrie à juste titre⁴³. Or, là aussi, le piège de la simplification nous guette. Au moment de qualifier une langue de haute ou de basse, de dominante ou de dominée, l'habitude est d'attribuer une seule étiquette à chaque langue. Soit elle est haute ou dominante, soit elle est basse ou dominée. Un regard plus dynamique et plus complexe s'impose pourtant. Le Pays Basque en offre un bel exemple. Les langues française et espagnole, selon le territoire, sont considérées d'habitude comme les langues dominantes, alors que la langue basque est qualifiée de langue minorée. En effet, les

⁴² Rainier GRUTMAN, « Bilinguisme et diglossie : comment penser la différence linguistique dans les littératures francophones », Lieven D'HULST et Jean-Marc MOURA (éds.), *Les études littéraires francophones : état des lieux*, Lille, Travaux du Conseil scientifique de l'Université Charles-de-Gaulle-Lille 3, 2003, p. 113-126, citation p. 118.

⁴³ Christian LAGARDE, « De l'individu au global : les enjeux psycho-sociolinguistiques de l'autotraduction littéraire », [on-line], *Glottopol*, n° 25 (2015), p. 88-102 [disponible le 30/01/2018] <URL: http://glottopol.univ-rouen.fr/numero_25.html>.

bascophones étant une minorité, ils ne peuvent pas toujours communiquer dans leur langue faute d'interlocuteurs bascophones suffisants. En Pays Basque nord, en outre, la langue basque ne bénéficie pas d'une reconnaissance constitutionnelle spécifique. Malgré tout, la langue basque n'est pas toujours vécue ou perçue comme une langue dominée, mais parfois aussi comme une langue dominante. Pour en offrir quelques exemples, il convient de regarder de l'autre côté des Pyrénées, dans le Pays Basque sud, où la reconnaissance officielle de la langue basque a donné lieu à une forte politique linguistique pour essayer de sauvegarder et de promouvoir la langue minorée. La maîtrise de la langue basque y est devenue un pré-requis indispensable pour accéder à un poste dans la fonction publique. L'immense majorité des enfants vont à l'école en langue basque. C'est dans ces contextes que la langue basque est parfois perçue et vécue comme une langue dominante, notamment de la part d'élèves qui n'ont pas l'habitude de communiquer en basque en dehors de l'école ou de la part d'aspirants à un poste de fonctionnaire qui se voient obligés de suivre des cours pour passer l'examen qui certifie le niveau C1 de basque. Dans le secteur culturel, Itxaro Borda nous a livré un autre exemple, cette fois-ci au Pays Basque nord : en écrivant en langue basque, elle jouit d'une plus grande visibilité et elle peut mener une vie d'écrivaine, contrairement à ceux qui écrivent en langue française, comme nous le disions plus haut. Au Pays Basque, la production littéraire en langue basque procure un capital symbolique majeur. Les écrivains bascophones entrent plus facilement dans les histoires littéraires et reçoivent plus facilement des aides ou des subventions pour la diffusion ou la traduction de leurs oeuvres.

Dans la même lignée, les propos d'Arkotxa et de Borda nous poussent à questionner aussi le regard qu'on porte sur le rôle et le choix de la langue française. L'autotraduction du basque au français est normalement vue comme l'autotraduction vers une langue de plus grande diffusion. Et, de plus, elle est considérée comme obéissant à une volonté d'obtenir une plus grande visibilité dans la République des Lettres⁴⁴ et d'accéder à une plus grande notoriété. Or, dans les deux cas analysés ce n'est pas aussi évident, car Aurelia Arkotxa prend le chemin de la francophonie, de la « périphérie », en choisissant une petite maison d'édition à Bruxelles, et Itxaro Borda réclame Bayonne comme son centre, en tournant le dos à Paris. Plutôt que de se traduire vers une langue majeure, elles se sont traduites vers une langue mineure, dans le sens que Deleuze et Guattari lui donnent⁴⁵. Dans le cas de Borda, son œuvre est diffusée surtout au Pays Basque, parmi des lecteurs francophones et même bascophones. En effet, au Pays

⁴⁴ Pascale CASANOVA, *La République mondiale des Lettres*, Paris, Seuil, 1999.

⁴⁵ Gilles DELEUZE, et Félix GUATTARI, *Kafka: Pour une littérature mineure*, Paris, Éditions de Minuit, 1975.

Basque nord, de nombreux Basques bilingues préfèrent lire en français plutôt qu'en basque. Arrivé à ce point, il est assez clair que la traduction n'implique pas nécessairement le passage d'une culture à l'autre. Elle peut se produire et rester au sein d'une même culture, d'une même communauté, surtout quand celle-ci est multilingue. L'objectif d'Itxaro Borda et d'Aurelia Arkotxa, en s'autotraduisant, n'était peut-être pas tellement de passer d'une culture à l'autre, mais de rendre visible la dimension multilingue de leur culture, d'impulser, de promouvoir, de partager avec leur lectorat le plurilinguisme égalitaire qui est le leur.